

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



L'AUBERGE DE LA BARONNE.

[SUITE ET FIN.]

Claude resta un moment immobile de surprise ; mais il se remit promptement.

— Demain matin vous verrez votre tante et votre cousine, monsieur, le chevalier.

— Mais où donc ?

— Ici.

— Ici ! Pas de mauvaise plaisanterie, monsieur le cabarettier ; vous savez déjà que je ne les aime pas...

— Monsieur le chevalier peut être sûr que demain madame et mademoiselle de Saint-Maurice s'empresseront de tenir la parole du cabarettier, dit Claude en s'inclinant ; et maintenant, ajouta-t-il après une pause, je dois annoncer à monsieur le chevalier que le souper est servi dans sa chambre.

Il salua d'un air froid et poli, et il ne reparut pas de la soirée.

Le chevalier et Michelin se regardèrent avec le plus profond étonnement ; ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé le mot de l'égnime.

Le lendemain au lever du jour, pendant que tout le monde semblait encore dormir à l'auberge de Claude Mignet, le vieux Michelin, matinal comme on l'est à la campagne, procédait déjà à sa toilette dans la petite chambre où il avait passé une nuit agitée. Les premiers rayons du soleil, traversant les rideaux à carreaux rouges de la fenêtre, s'épanouissaient sur le lit recouvert en camaïeu que venait de quitter le vieillard. Tout en s'habillant il semblait encore vivement préoccupé des idées qui ne l'avaient pas quitté depuis la veille, et il murmurait avec un air d'impatience et de colère :

— Ma foi, décidément, je m'y perds ! Quelle inconcevable aventure ! Un Saint-Maurice qui arrive on ne sait d'où pour épouser une cousine qu'il n'a jamais vue et qu'on ne connaît nulle part ! une grande dame qui est cachée depuis long-temps sans doute à quelques pas de chez moi, sans que j'aie jamais soupçonné son existence, et qui doit apparaître ici ce matin, comme par la vertu de la baguette d'un escamoteur, sur l'invitation d'un malheureux gargotier ! C'est indéchiffrable... Mais qu'ils s'arrangent ; ce ne

sont pas là mes affaires... Mes affaires, à moi, sont de vendre à ce petit orgueilleux de chevalier ce château que ses aïeux ont habité. Oui, vraiment, il faut que ce marché se conclue à tout prix, car il n'est pas sûr du tout que ce nouveau gouvernement ne revienne pas sur les ventes des biens d'émigrés, et alors si l'on ne remboursait que ce que le château de Saint-Maurice m'a coûté !... Oui, il le faut absolument. Je vais parler ce matin encore au chevalier, car hier au soir, cette révélation bizarre de l'existence de sa tante et de sa cousine l'avait bouleversé ; il ne m'écoutait pas. Aujourd'hui sans doute il sera plus calme, et puis je ne me montrerai pas trop rigoureux sur le prix... Lui, un membre de la famille de Saint-Maurice, il n'aura pas à craindre d'être dépossédé plus tard par le gouvernement, au lieu que moi...

En poursuivant ces réflexions Michelin acheva sa toilette et s'avança vers la fenêtre, qu'il ouvrit avec distraction. La campagne était fraîche et embaumée, et une brise venue des montagnes apportait jusqu'à l'habitation les senteurs aromatiques des sapins. A l'horizon, d'épais brouillards sortis des gorges montaient lentement vers le sommet des Puys, dont les cimes blanches resplendissaient aux rayons du soleil. Au bas de la chaîne, dans l'immense étendue de la vallée, des teintes bizarres, des accidents de lumière, coloraient de mille manières les basaltes bruns, les laves rouges, les scories blanchâtres qui saillaient çà et là entre les ajoncs et les bruyères. On voyait déjà de nombreux troupeaux de bœufs s'avancer lentement dans le lointain vers les riches pâturages qui couvrent les anciens volcans.

Michelin jeta un regard indifférent sur ce beau paysage qu'il avait déjà vu, sans doute, sous bien des aspects divers, mais il abaissa promptement les yeux sur le petit jardin qui s'étendait au dessous de lui et qui, nous l'avons dit, ne se ressentait pas trop des ravages de la saison. Dès crânes dorés ou bleus, ces dernières fleurs de l'automne, ornaient encore les plates-bandes ; la rosée coulait en perles liquides sur les feuilles jaunies de la vigne et retombait en cadence dans les allées à chaque souffle de la brise. Mais ce qui attira surtout l'attention de Michelin, ce fut une jeune fille coquettement mise, quoique avec la plus grande simplicité ; elle sortait du pavillon.

situé à l'autre extrémité du jardin et elle regardait derrière elle, comme si elle avait craint une surprise de ce côté ; puis, quand elle se crut bien sûre de ne pas être observée, elle s'assit sur un banc rustique et elle se mit à pleurer en silence ; on eût dit qu'elle avait cherché la solitude pour donner un libre cours à une douleur long-temps contenue. Elle resta un moment absorbée dans sa douleur, étouffant avec son mouchoir les sanglots qui semblaient s'échapper malgré elle de sa poitrine oppressée.

L'ancien notaire l'examina avec un vif étonnement en proie à une grande incertitude :

—Oui, oui, grommelait-il entre ses dents, ce doit être elle. C'est là sûrement Mlle de Saint-Maurice ; la fille de ce Mignet ne pourrait avoir une pareille tournure ; et d'ailleurs je reconnais les traits de la baronne.... Elle est vraiment très-bien, cette jeune fille ! Ces dames sont donc arrivées ? Mais comment ? je n'ai pas entendu de voiture s'arrêter à la porte, et l'habitation la plus rapprochée n'est pas à moins de deux lieues d'ici.. Voilà qui est bizarre !... Mais que peut-elle donc avoir à pleurer ainsi, cette pauvre enfant ? Ah ! si monsieur mon fils avait le bon esprit de se faire aimer d'un ange pareil, au lieu de s'amouracher d'une petite paysanne, comme la fille de l'aubergiste, je ne craindrais pas tant qu'on revînt sur la vente des biens nationaux !

Au même instant, comme si son vœu eût été entendu par quelque bon génie qui s'était hâté de l'exaucer, Ferdinand Michelin parut tout à coup dans le jardin, s'élança vers la jeune fille, qui poussa un petit cri d'étonnement en essuyant ses larmes et sembla lui adresser avec vivacité des paroles que l'ancien notaire ne pouvait entendre à cause de l'éloignement. Cependant il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien son fils, avec sa capote militaire et son bonnet de police qui était là debout et parlant avec chaleur à cette jeune inconnue. Michelin fut sur le point de laisser échapper une exclamation d'étonnement et de colère. Ferdinand avait donc passé la nuit dans l'auberge ? d'où venait-il ? Il avait dû partir du château au milieu de la nuit pour arriver chez Mignet à une pareille heure de la matinée. Les suppositions du vieillard à ce sujet n'étaient vraies ni les unes ni les autres. Les vêtements tout trempés de rosée du jeune amoureux disaient assez qu'il avait passé la nuit tout entière en plein air.

Cependant une scène très vive, quoique à voix basse, avait lieu entre les deux jeunes gens, Augustine avait pris un air de dignité froide et semblait répondre avec dureté aux supplications que lui adressait le jeune Michelin. Le vieillard ne savait plus que penser.

—Ah ! ça, se disait-il à lui-même, quelle est cette jeune fille ? me serais-je trompé ? Serait-ce la grisette dont mon fils est amoureux, ou bien.... et si c'était l'une et l'autre, continua-t-il en se retirant vivement de la fenêtre ; impossible !... Cependant les paroles énigmatiques de Mignet hier au soir, l'inexplicable présence de deux dames dans cette auberge... Pardieu ! l'affaire est assez grave pour que je m'assure de la vérité. Cet étourdi de Ferdinand n'aura peut-être pas fait une aussi grande sottise que je le craignais !...

L'ancien notaire gagna l'escalier, descendit dans le jardin sans faire aucun bruit et s'avança à pas furtifs, ce qui ne lui était guère facile, vu son âge et sa lourdeur, vers un énorme groseiller qui heureusement était encore assez touffu pour dissimuler la rotondité de sa personne. De là il pouvait entendre la conversation des deux jeunes gens, trop occupés l'un de l'autre pour soupçonner qu'on les épiait. Augustine disait au jeune Michelin d'un ton auquel elle ne pouvait donner toute la fermeté et la sécheresse qu'elle désirait peut-être :

—Oui, monsieur, je vous répète, je vous prie instamment de cesser vos visites, qui ne peuvent obtenir l'assentiment de votre famille ni celui de la mienne. Oubliez ce qui s'est passé entre nous, comme je vais chercher à l'oublier moi-même, et surtout, monsieur, donnez-moi votre parole que vous ne chercherez plus à me voir !...

—Ne plus vous voir, mademoiselle ! mais au nom du ciel, expliquez-moi le changement survenu en vous depuis hier au soir ! Je ne suis pas retourné au château cette nuit afin de voir plutôt mon père ce matin ; je voulais me jeter à ses pieds, le supplier de demander aujourd'hui même votre main à votre tuteur, je ne voulais pas qu'il quittât cette maison avant d'avoir assuré mon bonheur, et au moment où j'allais exécuter mon projet je vous ai aperçue ici tout en larmes et désolée... je suis accouru, mais au lieu de me recevoir avec bonté comme autrefois, vous me repoussez avec mépris ; oh ! par grâce, Augustine, que s'est-il donc passé ? Comment se fait-il que vous, hier si gaie, si douce et si bonne, vous soyez devenue aujourd'hui si triste, si sévère, si impitoyable ?

—Ne m'interrogez pas, monsieur Michelin ! qu'il vous suffise de savoir que depuis hier j'ai appris un secret qui m'impose désormais de grands et d'impérieux devoirs... Jusqu'ici je n'ai été qu'une enfant étourdie, imprudente, coquette peut être ; aujourd'hui, monsieur, je commence une vie nouvelle. D'ailleurs un obstacle insurmontable dont ni vous ni moi n'avions soupçonné l'existence vient de s'élever entre nous deux... Je vous l'ai dit, monsieur, oubliez-moi et cessez de revenir ici. Enfin, continue

la jeune fille en faisant un effort douloureux et en détournant la tête, pour vous prouver le désir sincère que j'ai de rompre des relations qui n'auraient jamais dû commencer... cette lettre que vous m'aviez adressée et que je devais montrer à ma mère si un mariage eût été possible, cette lettre... je vous la rends !

En même temps elle présenta au jeune militaire le billet qu'il lui avait remis la veille ; mais Ferdinand repoussa doucement sa main :

—Non, mademoiselle, je ne renoncerai pas ainsi à vous, que j'ai tant aimée, que j'aime encore, sans connaître pour quel motif vous me repoussez au moment où je croyais avoir le plus d'espérance. Mais vous ne savez donc pas que pour devenir votre mari, j'aurais sacrifié rang, fortune, avenir, j'aurais bravé jusqu'à la colère de mon père. Je vous en supplie, dites-moi quel est cet obstacle qui s'est élevé si subitement entre nous et qui n'est pas insurmontable, j'en suis sûr. Vous ne m'aviez jamais dit que vous m'aimiez, mademoiselle ; mais je croyais n'avoir pas besoin d'un aveu... Dites-moi si ce changement subit a été causé par la cruelle conviction que vous ne m'aimiez pas !... Peut-être aussi votre mère, votre tuteur, si sévères et si mystérieux l'un et l'autre, sont-ils les seuls obstacles à cette union que nous avions désirée l'un et l'autre ! Qu'ils nous disent enfin pourquoi ils s'opposent à mon bonheur et (laissez-m'en croire les larmes que vous versez en ce moment, Augustine) à votre bonheur à vous !... Pour moi, si j'avais été sûr de votre amour je serais allé trouver mon père ; tout sévère et impitoyable qu'on le dit, il a pour moi, son fils unique, l'affection la plus profonde et la plus vraie, il n'eût pas voulu me désespérer, me tuer peut-être, et quand je serais venu me jeter à ses pieds, quand je lui aurais dit d'un ton suppliant...

Ici le jeune homme s'arrêta tout court et resta immobile, les yeux fixés vers le perfide groseiller derrière lequel Michelin s'était posté. Tout en avançant la tête pour mieux entendre les paroles de son fils, le vieillard avait oublié qu'il laissait voir une bonne moitié de son ample personne. Siôt qu'il se vit découvert, il sortit de sa cachette et s'avança aussi lestement que possible vers les deux jeunes gens. A sa vue, Augustine voulut s'enfuir, et Ferdinand baissa la tête avec confusion et terreur. Mais le vieillard, un sourire bienveillant sur les lèvres, fit un geste poli à la jeune fille pour la prier de rester, en même temps qu'il disait à Ferdinand avec un accent de bonhomie :

—Eh bien, voyons, mon garçon, qu'est-ce que tu aurais-tu dit à ce père impitoyable ?... Allons, parle. Tu as raison, je ne suis pas si cruel qu'on le dit : que diable !

Ferdinand, qui s'attendait à quelque horrible esclandre et qui rassemblait déjà tout son courage pour résister à l'orage, éprouva la plus agréable surprise à la vue de cette mansuétude à laquelle il n'était pas accoutumé. Cependant le temps était trop précieux pour qu'il recherchât en ce moment la cause de ce changement subit, quelle qu'elle fût ; il se remit promptement et continua en se jetant dans les bras du vieillard :

—Mon père, je l'aime et j'ose croire qu'elle m'aime aussi ; permettez-moi d'épouser Augustine ou je mourrai de douleur.

La jeune demoiselle se détourna pour étouffer ses sanglots, qui de minute en minute devenaient plus bruyants. Michelin promena son regard perçant sur l'un et l'autre des deux jeunes gens, et dit après un e seconde de réflexion :

—Ah ! vous m'auriez dit cela ! monsieur l'amoureux. Eh bien ! moi, voici ce que j'aurais répondu : Comme vous êtes mon fils unique, monsieur le désespéré, et comme je ne veux pas que vous mouriez, moi, parce que je mourrais bientôt après vous de chagrin et d'ennui, je serai heureux de demander pour vous à Mme la bar... à la mère et au tuteur de celle que vous aimez la main d'une charmante personne....

—Mon excellent père !

—Attendez donc !... la main d'une charmante personne à qui je demande pardon de l'avoir méconnue jusqu'ici. Oui, mon fils, tant que j'ai cru que tu avais jeté les yeux sur quelque jeune fille ignorante et grossière, indigne de toi, je me suis opposé, malgré tes instances, à cette union. Mais aujourd'hui, ajouta-t-il en jetant un regard plein de flatterie et de bienveillance sur Augustine, aujourd'hui que je sais combien est belle, gracieuse et bien élevée celle dont tu voulais faire ta femme, je désire aussi vivement que vous un mariage qui, au lieu d'un enfant à chérir, m'en donnera deux.

Peut-être dans tout le cours de sa vie, le vieillard n'avait jamais accumulé tant de phrases si longues et si fleuries. Aussi dans toute autre circonstance, Ferdinand eût trouvé inexplicables la douceur, la complaisance, l'affabilité de l'ancien notaire ; mais au milieu des sentiments fiévreux dont il était dévoré, cette facilité lui semblait franche, naturelle et vraie, comme les sentiments qu'il exprimait lui-même.

—Vous l'entendez, Augustine, s'écria-t-il au comble de la joie ; si vos parents ont redouté un refus de la part de mon excellent père, vous le voyez, ils se sont trompés... Il ne s'oppose plus à ce mariage, il le désire, il en sollicite lui-même l'accomplissement ! et si vous le permettez, nous allons à l'instant même voir votre mère, votre tuteur....

—Volontiers, dit Michelin avec son même air de bonhomie.

—Arrêtez ! s'écria la pauvre enfant éperdue.

Une lutte violente avait lieu en ce moment dans son âme ; et l'amour semblait se débattre sous une impérieuse nécessité, qu'elle était forcée de subir.

—Messieurs, dit-elle d'une voix tremblante en faisant une pause après chaque parole, je vous remercie tous les deux : vous Ferdinand, de votre amour, auquel je ne puis plus répondre ; vous monsieur, de votre désintéressement au sujet d'une jeune fille que vous croyez pauvre et obscure. Mais mon nom seul suffira pour vous faire comprendre, comme à moi, l'impossibilité de cette union : la fille adoptive d'un simple aubergiste eût pu accepter avec reconnaissance les propositions de l'opulente famille Michelin, mais ces propositions deviennent presque une injure lorsqu'elles s'adressent à la fille du baron et de la baronne de Saint-Maurice !

Aussitôt qu'elle eût prononcé ces paroles, elle s'éloigna rapidement, comme si elle eût craint dans son trouble d'ajouter quelque chose qui en eût atténué l'effet. Ferdinand était si stupéfait qu'il la laissa s'éloigner sans chercher à la retenir, et ce fut seulement lorsqu'elle fut entrée dans le pavillon qu'il demanda à son père dans une mortelle angoisse :

—Qu'a-t-elle dit ? que signifie...

—Cela signifie en deux mots, répondit le vieillard d'un air désappointé, que cette jeune fille que tu prenais pour une petite campagnarde est, comme elle te l'a dit, la fille et l'héritière du baron de Saint-Maurice, dont les biens ont passé dans mes mains lors de la révolution ; cela signifie que la mère et la fille ont vécu pauvres et cachées dans cette auberge depuis vingt ans sans que personne l'ait su, et qu'aujourd'hui sans doute elles vont reprendre leur rang ; cela signifie que, toi qu'on aime, tu es ignominieusement chassé parce que ton père a fait la folie d'acheter antefois des biens nationaux que d'autre eussent achetés s'il ne se fut pas trouvé là, et qu'on préfère à toi un frêluquet d'émigré rentré que l'on n'aime pas, mais qui s'appelle le chevalier de Saint-Maurice et qui est arrivé hier tout exprès pour épouser sa cousine et pour partager avec elles les millions laissés par testament par un oncle commun.... Commences-tu à comprendre ?

Chacuné des paroles du vieillard était comme un poignard aigu qui entrait dans le cœur de Ferdinand. Cependant, pendant quelques secondes l'étonnement l'emporta encore sur la douleur :

—Quoi, mon père, tout-à l'heure, lorsque vous montriez si bon, si affectueux envers elle, vous saviez déjà...

Michelin ne répondit que par le petit rire moqueur et silencieux d'un diplomate content de lui-même.

—Oh ! je devine la vérité tout entière, reprit Ferdinand avec désespoir, la révélation de sa naissance, ce passage inattendu de la médiocrité la plus humble à la richesse et à l'opulence, les avantages d'une union brillante avec un homme qui a un grand nom et une grande fortune, tout cela a tourné la tête à cette pauvre enfant, exalté son orgueil de femme, ébloui ses yeux pour un moment. Mais j'en suis sûr, mon père, elle m'aime ! Avez-vous vu comme elle semblait souffrir ! avez-vous vu comme elle pleurait en nous quitant ?... Oh ! non, non, elle ne pourra pas appartenir à cet homme, à cet étranger qu'elle n'aime pas.... Mais que faire, que faire mon Dieu ?

En ce moment la petite voix aigre et impérieuse du chevalier se fit entendre du côté de la maison. Il était déjà levé et en costume de ville, couvert de dentelles et de bijoux. Il se pencha à la fenêtre de la salle basse et dit à son domestique, qui traversait une petite cour située entre l'auberge et le jardin :

—Fritz, aussitôt que vous verrez arriver la voiture des dames que j'attends, vous me préviendrez. Quant aux chevaux de poste qu'on a demandés hier vous ne les renverrez pas sans mon ordre.

Ferdinand saisit brusquement le bras de son père :

—C'est lui, c'est mon rival, n'est-ce pas ? demanda-t-il à voix basse.

Le vieillard fit un signe de tête et aussitôt Ferdinand s'élança vers la maison avec la rapidité de l'éclair. Son père voulut le rappeler, mais il ne l'écouta pas, et force fut à Michelin de se mettre à la poursuite du fugitif en grommelant avec inquiétude :

—Où court donc ainsi ce jeune dogne ? Je suis sûr qu'il va chercher querelle à l'autre !... Diable, diable, empêchez-le de faire des sottises..

Michelin ne s'était pas trompé : au moment où il arrivait dans la salle basse, une altercation très vive était déjà engagée entre les deux rivaux, et Ferdinand criait à tue-tête avec l'accent de la menace :

—Oui, monsieur, je vous le répète, Mlle Augustine ne vous connaît pas et elle ne vous aime pas. Il y aurait donc de la lâcheté à vous de profiter de sa fâcheuse position de fortune, des ordres peut-être que lui donneront ses parents pour lui imposer des obligations qui, j'en suis certain, ne seront pas de son goût, et pour ma part je ne souffrirai pas que l'on violente sa volonté.. Je vous le jure !

Le chevalier regardait son colérique interlocuteur avec ce regard dédaigneux et plein d'insolence qu'il attachait sur ceux qu'il croyait d'une condition inférieure à la sienne. Cependant dans l'expression sarcastique de ses traits il y avait une nuance bien marquée d'étonnement :

— Ah ça ! mon cher monsieur, dit-il et pinçant dédaigneusement les lèvres, à qui en avez-vous ? qui êtes-vous ? que me voulez vous ? Si je ne me trompe, voilà la première fois que j'ai l'avantage de me trouver sur votre chemin, et je ne comprends pas . .

— Et vous ne comprenez pas, monsieur le chevalier, dit le vieux Michelin, qui arrivait tout essoufflé, que ce garçon-là, si pétulant, est mon fils, mon enragé du fils, qui n'est pas content de vous voir venir lui enlever la main d'une jeune fille qu'il considérait déjà comme sa fiancée.

— Moi ! enlever la fiancée de Ferdinand Michelin ! dit le chevalier en riant aux éclats. Par tous les diables, voilà du nouveau ! cessons, je vous prie, cette plaisanterie, brave gens ! Je sais que M. Michelin est amoureux d'une petite campagnarde, fille de notre hôte et que j'ai entrevue hier au soir ; je conviens que je l'ai trouvée pas mal, pour une fille de cette condition, et que j'ai exprimé mon opinion assez hautement, je ne sais plus devant qui . . Si on a répété mes paroles à monsieur pour donner plus de prix à la donzelle, cela ne me regarde plus ! Tout le monde sait qu'un homme de mon rang peut bien laisser tomber un regard de condescendance sur ces petites créatures-là, mais qu'il ne les épouse pas . .

— Qui ! vous ne venez pas pour épouser Mlle de Saint-Maurice et lui apporter une grande fortune ?

— Ah ça, le jeune homme est décidément fou, dit le chevalier en haussant les épaules.

Ferdinand s'élançait déjà pour venger cette injure, mais son père l'arrêta à temps en lui disant vivement :

— Tout beau ! tout beau ! monsieur l'étourdi, ne vois-tu pas que M. le chevalier ignore encore que la baronne de Saint-Maurice, sa tante, a épousé en secondes noces son ancien intendant Claude Mignet ; qu'il ignore encore que cette campagnarde, cette donzelle, cette créature, comme il a plu à M. le chevalier d'appeler celle que tu aimes, est tout justement la fille du baron de Saint-Maurice, la noble cousine qu'il vient épouser ! . .

— Tu mens ! tu mens ! vous mentez tous deux ! s'écria le jeune homme en reculant en arrière et en pâlisant, ceci est une calomnie ! la baronne de Saint-Maurice ne peut avoir imprimé une pareille tache à notre famille, à notre nom ! . .

— Monsieur ! . .

— Oh ! cela est impossible, s'écria l'émigré en serrant les poings avec violence ; la baronne de St-Maurice savait trop bien la valeur du nom qu'elle portait pour n'avoir pas préféré la mort même au changement avilissant dont vous l'accusez ; cela est faux ! cela est faux, vous dis-je !

— Cela est vrai, monsieur le chevalier, dit une voix douce et mélancolique.

C'était Mme Louise qui venait d'entrer dans la salle avec Mignet et Augustine. Elle était calme, paisible, et la sécurité d'une noble conscience était peinte sur son visage. A sa vue les deux Michelin se découvrirent et s'inclinèrent respectueusement ; le chevalier lui-même, malgré les sentiments tumultueux qui bouillonnaient dans son âme, ne put s'empêcher d'être intimidé par la présence d'une femme qui avait été si forte et si courageuse contre l'adversité. Il resta un moment embarrassé et indécis sur l'accueil qu'il devait faire à sa parente.

— Chevalier, dit la baronne avec une gracieuse simplicité en s'avançant vers lui, je suis heureuse de voir une personne de la famille de mon premier mari, moi qui depuis longtemps croyait qu'elle m'avait oublié, ou, ce qui est plus triste encore, qu'elle n'existait plus. A mon tour, permettez-moi de vous présenter ma fille, Mlle St Maurice, et mon mari . . M.

De pâle qu'il était auparavant, le visage de l'orgueilleux gentilhomme devint cramoisi.

— Ceci est une insulte, s'écria-t-il, une insulte que je ne souffrirais pas de tout autre qu'une femme ! Mais puisqu'il ne me reste plus aucun doute sur le malheur de notre famille, puisque cette odieuse réalité de l'union d'une noble dame avec un méprisable cabaretier a détruit toutes mes espérances, je ne resterai pas une seconde de plus pour être témoin de l'abaissement de notre famille . . je pars, je pars à l'instant ! Fritz, continua-t-il en s'adressant à son domestique, les chevaux sont-ils arrivés ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Adieu donc tous, reprit-il avec véhémence en cherchant à sortir, et vous, Madame, au nom de toute une famille que vous avez déshonorée . . Je vous maudis.

Madame Louise se plaça devant lui et lui répondit avec calme :

— Vous ne sortirez pas, monsieur, avant que je vous aie parlé.

— Et quel droit, madame, invoqueriez-vous pour me forcer de vous entendre ?

— Je vous dois compte, à vous qui êtes désormais le chef de la famille, de la manière dont j'ai porté le nom de St-Maurice, et j'ai le droit de me faire écouter de vous lorsque je demande à me

justifier. Suivez-moi donc, monsieur, et quand vous m'aurez entendue, vous serez libre de vous éloigner pour jamais, si vous le voulez encore.

Subjugué par un ascendant plus puissant encore que sa colère et son orgueil blessé, le chevalier présenta sa main à la baronne pour la conduire au pavillon, où devait avoir lieu l'entretien secret. Claude les suivit ainsi que sa pupille, et les deux Michelin restèrent seuls dans la salle basse, sans qu'aucun de ceux qui sortaient eût paru songer à eux, excepté Augustine, qui, en s'éloignant, jeta un regard plein de tristesse sur le pauvre Ferdinand.

—Partons, mon père, partons ! dit celui-ci avec abattement ; ne voyez-vous pas que notre présence ici est odieuse et importune pour tous !

—Attendons ! dit le vieillard avec tenacité en s'asseyant sur un banc. Qui sait !..

En arrivant au pavillon du jardin où devait avoir lieu l'explication solennelle provoquée par Mme Louise, le chevalier avait déjà repris cet empire sur lui-même qui abandonne rarement un homme du monde habitué à dissimuler. Seulement, chaque fois qu'il jetait un regard sur Claude Mignet qui les suivait timidement à quelque distance, une espèce de contraction nerveuse qui se montrait sur son visage témoignait assez combien lui était odieuse la présence du pauvre aubergiste.

Mme Louise s'assit à sa place ordinaire à côté de sa fille et désigna un siège à son neveu en face d'elle ; mais le chevalier avant de déférer à cette invitation s'agita plusieurs fois en tous sens ; la pâleur et la rougeur se succédèrent rapidement sur ses traits ; ses lèvres frissonnèrent comme s'il eût fait des efforts pour contenir une violente indignation prête à s'exhaler malgré lui. Cependant il parvint à maîtriser la violence de ses sentiments, et s'asseyant à la place indiquée de manière à tourner le dos à Claude Mignet, qui s'était blotti dans l'angle le plus obscur et le plus écarté de la chambre, il couvrit à moitié son visage de son mouchoir tout imprégné de parfums et d'essences, et dit à la baronne d'une voix étouffée :

—Parlez, madame, je suis prêt à vous entendre.

—Monsieur le chevalier, je sais déjà avec qu'elle sévérité vous allez juger une femme qui, après s'être trouvée dans la plus haute position de fortune et de considération, est tombée par suite d'épouvantables malheurs dans cette condition humble et misérable où vous la voyez aujourd'hui. Cependant, monsieur, il est juste aussi que la famille qui m'accuse d'avoir déshonoré son nom par une mésalliance sache quelles dettes mon mari, ma fille et moi nous avons con-

tractées au milieu des terribles catastrophes révolutionnaires, alors que notre famille, nos amis, notre parti nous avaient abandonnés, et ce ne sera pas ma faute si le simple honnête dont j'ai fait mon mari a montré pour nous, depuis vingt ans, plus de générosité, d'affection et de dévouement que la famille illustre à laquelle nous voulions donner un nouvel éclat, que le parti auquel nous nous étions sacrifiés, que les princes légitimes pour lesquels le père de ma fille a porté sa tête sur l'échafaud ?

Le chevalier fit un moment d'impatience.

—De grâce, madame, s'écria-t-il, songez combien le panégyrique de cet homme doit être pénible à entendre à un membre de la famille de Saint-Maurice.

Claude sourit d'un air de pitié et sembla par sa contenance supplier la baronne de ne pas remarquer cet écart de l'arrogant jeune homme. Augustine se leva en silence et alla déposer un baiser sur la main calleuse de son père adoptif, comme pour protester par cette action contre la malédiction lancée contre lui au nom de toute sa famille.

Alors Mme Louise commença le récit que nous connaissons déjà des événements funestes qui précédèrent son union avec Claude Mignet. Elle dépeignit à son orgueilleux auditeur la situation terrible dans laquelle elle s'était trouvée après la mort de son premier mari ; elle développa dans les plus grands détails les services que lui avait rendus cet homme généreux ; elle fit ressortir comme une impérieuse nécessité du moment le mariage contracté sous de si tristes auspices. A ce mot de nécessité le chevalier bondit encore une fois sur sa chaise :

—La nécessité ne peut rien sur une volonté énergique, s'écria-t-il. Ne rejetez pas vos fautes sur la nécessité, madame ; ne les rejetez pas sur votre amour maternel, car votre premier devoir de mère était de conserver un nom sans tache à votre enfant, et souvenez-vous qu'il n'y avait rien de flétrissant dans l'échafaud sur lequel est mort le baron de Saint-Maurice !

Mme Louise baissa la tête avec résignation, comme si elle eût accepté d'avance tous les outrages que son impétueux parent laisserait tomber sur elle ; mais Claude, malgré le parti pris en apparence de rester impassible dans cette grave explication dont il était l'objet, ne put maîtriser son indignation et dit au chevalier avec une amère ironie :

—Monsieur le chevalier oublie qu'à cette époque sanglante dont parle Mme la baronne, il était lui en toute sûreté à Coblenz ou à Cologne, vivant dans l'abondance et les plaisirs !

Le chevalier se mordit les lèvres sans répondre, et ne fit plus un mouvement jusqu'à la fin du récit de Mme Louise. Celle-ci, après la longue énumération des bienfaits de Claude à son égard et à l'égard d'Augustine, compara au désolément de cet homme simple et sans éclat l'ingratitude de cette race royale pour laquelle elle avait tant perdu, et enfin elle termina en en disant avec une inflexion de voix plus grave et plus mélancolique :

—Maintenant, monsieur, vous savez tout ; comme chef actuel de la famille, vous avez peut-être le droit de blâmer mes actions ; mais si j'ai commis une faute, vous n'en ferez pas porter la peine à la fille du baron de Saint-Maurice. Depuis longtemps nous attendons la réparation de l'oubli dans lequel ses parents l'ont laissée ; je ne demande rien pour moi, monsieur le chevalier ; mais si, comme vous l'avez fait présumer, il est en votre pouvoir de rendre à cette chère enfant le nom, le rang, la considération auxquels elle était appelée par sa naissance, faites-le, monsieur, faite-le au nom de son père, qui, vous le savez, n'a démerité ni de sa famille ni sa patrie !

Après ce long récit, le jeune Saint-Maurice resta un moment pensif et comme écrasé sous le poids de la responsabilité qui pesait sur sa tête. L'étourdi avait tout-à-fait disparu en ce moment pour faire place au chef de famille. Nourri dès l'enfance des principes aristocratiques de la légitimité, il n'avait pris au sérieux que le préjugé de la noblesse ; il s'était fait une religion du nom qu'il portait, et en vérité cette croyance à certaine époque de doute et de réorganisation pouvait bien en valoir une autre. Il était donc de très bonne foi dans son blâme sévère à l'égard d'une victime de cette révolution qui pour lui était comme non avenue et ne lui présentait, à lui, qu'un assemblage de crimes sans moralités et sans leçons.

—Madame, répondit-il d'un ton ferme, qui rendait presque sonore le timbre d'ordinaire si désagréable de sa voix, je reconnais qu'en dehors des fautes réelles qui peuvent vous être reprochées, une sorte de fatalité aveugle vous a poussée dans l'abîme où je vous ai trouvée. Je ne récriminerais donc contre personne ; et quels que soient mes opinions personnelles, je ne maudirai plus personne pour des torts si cruellement expiés. Mais, à mon tour, j'exigerai que le passé soit effacé par des concessions à l'avenir. Vous avez eu raison de penser, madame, qu'en venant ici j'avais le désir et le pouvoir de rendre à la fille du baron de Saint-Maurice le rang et la fortune pour lesquels elle était née ; et depuis que je l'ai vue, continua-t-il en s'inclinant avec une politesse affectueuse du côté d'Augustine, ce

désir s'est augmenté de toute l'estime et de la sympathie que j'éprouve déjà pour elle. Mais pour que cette réparation s'achève, madame la baronne, pour que la flétrissure imprimée à votre nom dans un temps de trouble et d'anarchie soit lavée tout-à-fait, ne vous étonnez pas si je vous demande de nombreux et peut-être de douloureux sacrifices.

—Parlez ! parlez ! monsieur le chevalier, dit Louise avec émotion.

Le chevalier se mit à se promener dans la chambre d'un air agité :

—Il n'y a qu'un instant, madame, reprit-il, lorsque dans un premier mouvement d'indignation je voulais m'éloigner pour toujours de cette maison, vous avez cru peut-être que, libre possesseur d'une fortune qui ne revenait qu'à moi seul je pouvais renoncer facilement à la main de votre fille et que, loin d'elle, j'avais le droit de partager avec une autre et le nom que je porte et la fortune dont je suis appelé à jouir. Détrompez-vous, madame ; aux termes du testament du prieur de Saint-Maurice, mort à Cologne il y a quelques mois, cette grande fortune appartient pour la moitié à votre fille, dont mon oncle a connu l'existence par une lettre de vous en date du mois de janvier 1795....

—Oui, interrompit Mme Louise, une lettre que je lui écrivis pour implorer ses secours, et à laquelle il n'a jamais fait réponse.

—Vous savez, madame, combien les communications entre l'étranger et l'intérieur de la France étaient difficiles à cette époque. La réponse arriva à Paris, mais trop tard sans doute, et depuis, aucun de nous n'entendit parler de vous et de votre enfant. Mon oncle resta en Allemagne ; pour moi élevé en pays étranger, je n'eus pas de peine à m'habituer à la patrie nouvelle qui m'avait adopté. Après la mort de mon père, je restai seul auprès de mon oncle, qui avait juré de ne remettre jamais le pied sur le sol français. Plusieurs fois il avait écrit en France pour obtenir de vos nouvelles ; mais toutes les recherches demeurèrent infructueuses. Enfin en désespoir de cause, il allait m'envoyer dans cette province pour m'informer de votre sort à l'une et à l'autre, lorsque la mort le surprit. Toujours animé du désir de relever notre famille presque éteinte, il voulut me laisser toute sa fortune, afin que je pusse reprendre dignement le rang que nous occupions autrefois, mais à la condition qu'aussitôt après son décès je partirais pour la France, je m'informerai de vous, madame, et si votre fille existait encore je devais l'épouser après les délais nécessités par les convenances. Pour être plus sûr de ma bonne foi à partager sa brillante fortune avec la fille de son frère, le soupçonneux vieillard a

mis pour condition que si la fille du baron Ménard de Saint-Maurice donne jamais signe d'existence à l'exécuteur testamentaire, je serai mis en demeure de publier immédiatement les bans de mon mariage avec elle, à défaut de quoi tous les biens passeront en dotations pieuses déterminés par ce testament.

— Vous comprenez, madame, quelle a été la pense de notre parent ; il voulait me donner à moi, chef actuel de la famille, les moyens de soutenir mon nom en même temps qu'il assurait le sort de votre fille, sans avoir à partager sa fortune en deux parts.

— C'est à vous de voir, madame, si vous contrarierez les volontés dernières d'un homme qui a désiré avant de mourir de relever son ancienne famille et d'être notre bienfaiteur à tous. Par moi-même, je ne possède aucune espèce de fortune ; mon père, mort en émigration, ne vivait comme moi que des bienfaits du prier ; d'un autre côté, si vous refusez de me m'accorder la main de Mlle Augustine, l'immense fortune de notre oncle m'échappe encore par le seul fait de l'existence de mademoiselle et de son refus, et je me verrai forcé de porter sans éclat ce nom illustre auquel nous devons tout sacrifier.

La baronne sourit :

— Vous vous trompez, chevalier ; ce n'est pas de moi surtout que dépend cette union à laquelle le nom des Saint-Maurice devra d'être régénéré. Je serais heureuse de contribuer pour ma part à l'événement que elle que je n'osais plus espérer ; mais encore une fois, continua-t-elle en jetant un regard furtif sur Augustine, ce n'est pas moi que vous devez consulter la première.

Le chevalier l'examina avec une attention minutieuse, comme s'il eût cherché dans les paroles de sa tante une intention de ruse qui ne s'y trouvait pas.

— Vous ne comprenez pas, madame, dit-il enfin, ou du moins vous feignez de ne pas me comprendre ; vous savez bien que ces sacrifices dont je parle, c'est de vous que je dois les attendre, c'est vous qui devez les accomplir avec le plus de courage en réparation du passé...

— Que voulez-vous dire monsieur le chevalier ?

— Je veux dire, qu'avant de solliciter le consentement de ma charmante cousine, je dois faire connaître à la veuve du baron de Saint-Maurice à quelles conditions je puis épouser la fille de Mme Mignet.

Les terreurs de la pauvre mère recommencèrent.

— Ah ! je comprends, monsieur, dit-elle en

pâlissant ; vous voulez me séparer d'Augustine... vous voulez que je ne la revois jamais. Eh bien, s'il le faut, si elle y consent...

— Jamais ! jamais ! dit Augustine avec chaleur.

— Je n'aurais pas le triste courage de vous demander, à vous madame, et à mademoiselle, un pareil dévouement ; d'ailleurs, en entrant avec ma nouvelle épouse dans le monde brillant où nous devons vivre désormais, il y aurait des inconvénients à ce qu'elle parût sans autre appui que moi dans ce monde inconnu pour elle. Il faut que sa mère, la baronne de Saint-Maurice, la conduise d'une main, pendant que je la conduirai de l'autre... et pour cela il faut que Madame Mignet ne soit plus que la baronne de Saint-Maurice.

— Et que deviendra mon mari, monsieur le chevalier ?

— Voulez-vous donc, s'écria le jeune homme avec impétuosité, qu'en même temps que vous j'introduise votre Mignet dans les salons du faubourg Saint-Germain, et que je le présente officiellement aux invités ? Croyez-vous madame, que la publicité donnée à un pareil mariage serait de nature à relever bien haut cette considération qui doit s'attacher désormais à notre maison ? C'est vous qui avez prononcé ce mot de séparation Madame ; eh bien ! je l'accepte. Il faut qu'une séparation prompte et secrète ait lieu entre vous et M. Claude Mignet. Quels que soient les services qu'il vous a rendus, vous vous devez à votre fille avant de vous devoir à lui. S'il vous est véritablement dévoué, comme vous le dites, si toute sa vie n'a été que de l'abnégation pour ses anciens maîtres, voici une occasion d'en donner la preuve la plus éclatante ; qu'il promette, qu'il jure de ne jamais chercher à vous revoir, de ne jamais vous donner un signe de souvenir qui puisse compromettre votre position nouvelle, et je lui donnerai les moyens de vivre loin de vous dans une honnête aisance pendant le reste de ses jours...

— Asses ! assez ! monsieur le chevalier, dit la baronne avec dignité en se levant : si vous ne me demandiez que des sacrifices dont j'aurais seule à souffrir et qui pourraient se concilier avec les sentiments d'honneur et de gratitude qui doivent être l'apanage de la véritable noblesse, j'aurais cédé, quelque pénibles qu'ils fussent. Mais remercier l'homme généreux qui m'a sauvé la vie et celle de mon enfant, qui nous a nourries de son pain, qui supportait pour nous le poids du jour et de la chaleur, rougir de son nom, le répudier avec mépris pour un autre plus pompeux et plus sonore ! le chasser, lui jeter une aumône quand la fortune et les honneurs reviennent à nous, lui qui a travaillé

pendant vingt ans à nous procurer une modeste aisance ! non pas, chevalier de Saint-Maurice, je ne serai jamais capable d'une pareille ingratitude ; et j'eusse désiré, pour l'honneur de ce nom dont vous êtes si fier, qu'une pareille proposition ne fût jamais sortie de votre bouche.

En parlant ainsi une généreuse indignation était peinte sur tous ses traits. Sa voix si pure et si calme s'était élevée au ton d'une colère véritable : le chevalier resta un moment comme atterré par la vivacité de cette réponse.

—Madame, reprit-il enfin avec abattement, vous voyez bien que j'avais raison il y a quelques instants de vouloir partir avant cette pénible explication. Et cependant, madame, je vous en supplie, réfléchissez encore à cette proposition que vous venez de repousser avec trop de précipitation peut-être., et si votre... Mignet est aussi généreux que vous l'avez cru vous-même...

Claude, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était tenu à l'écart, spectateur muet et respectueux mais non indifférent de cette entrevue, s'avança vers la baronne et lui dit de cette voix grave et posée qui lui était habituelle :

—Je vous remercie, madame, du généreux sacrifice que vous voulez me faire, mais je ne dois pas l'accepter. Souvenez-vous, madame, qu'il y avait dans cette tâche de protecteur et d'ami, plutôt que d'époux, que j'avais acceptée près de vous, de bien douces récompenses qui ont acquitté votre prétendue dette envers moi. Maintenant, que le hasard vous présente l'occasion de reprendre ce rang et ce nom que des circonstances funestes vous avaient enlevés, ne le repoussez pas par un excès de délicatesse ; mon rôle était de veiller sur vous et sur votre enfant, de vous protéger l'une et l'autre, de vous rendre aussi heureuse que pouvait le faire un homme pauvre et obscur tel que moi, n'ayant pour réussir que le travail de ses mains. Aujourd'hui que le honneur se présente à vous avec l'éclat et l'opulence, acceptez-le, car vous serez arrivées sans moi au but que je désirais ardemment de vous voir atteindre ; mon rôle est fini. Vous ne devez pas, madame, vous considérer comme engagée par un mariage étrange, accompli au milieu de la tourmente révolutionnaire contre toutes les lois des conditions sociales, et que ni vous ni moi n'étions libres de refuser. Je vous demande donc, madame, au nom de cette noble famille qui vous réclame, au nom des services que j'ai pu vous rendre, au nom de votre fille, que vous allez placer dans les plus hautes positions sociales, de consentir à cette séparation qu'exige M. le chevalier. Quelque douloureuse qu'elle soit pour moi, je puis engager ma parole que jamais ni par ma présence ni par mes indiscretions....

Madame Louise interrompit son mari par un

signe bienveillant mais ferme de refus, et elle murmura encore en tendant la main au vieillard : —J'ai vécu pauvre avec vous, Claude, je mourrai pauvre avec vous.

Claude pressa doucement cette main, sur laquelle il laissa couler une larme de reconnaissance. Mais cet attendrissement dura peu, il reprit bientôt avec vivacité :

—Eh bien, madame, puisque vous avez le désir bien arrêté de partager mon sort, et je connais assez votre cœur pour être sûr que cette résolution est irrévocable, pourquoi notre existence empêcherait-elle l'exécution des projets de M. le chevalier ? Tout le monde ignore que la baronne de Saint-Maurice est cachée sous un nom obscur, au fond d'une province ; et, en prenant des précautions, ne serait-il pas possible de faire de votre position actuelle un secret impénétrable à tous les regards ? Qui irait lire sur le front pur et chargé de diamants de la jeune épouse de M. le chevalier le nom humble et roturier de son tuteur et de sa mère ? Qui pourrait penser, en la voyant paraître belle et brillante, qu'elle a été élevée dans la pauvreté, si sa mère et moi nous ne révélons jamais les liens qui nous unissent à elle ?

—Oui, s'écria le chevalier avec hésitation en regardant Augustine, mais mademoiselle de Saint-Maurice consentira-t-elle....

—A désavouer ma mère et mon généreux tuteur, dit la jeune fille à son tour avec une noble fierté, à vivre dans l'opulence pendant qu'ils vivraient loin de moi dans la médiocrité, à ne jamais prononcer leur nom, à ne jamais parler de leur affection, de leurs bienfaits?... Oh ! vous avez eu raison de penser, monsieur, que je n'y consentirais jamais. Hier, quand j'ignorais encore le renversement des espérances que ma mère avait fondées sur la reconnaissance d'une famille royale, j'avais promis solennellement de ne quitter jamais les généreux parents qui m'ont élevée à force de privations et de sacrifices ; aujourd'hui je tiendrai cette promesse. Et d'ailleurs, continuait-elle avec timidité en baissant les yeux, monsieur le chevalier, tout entier à ses projets ambitieux, n'a pas songé peut-être aux obstacles que je pourrais apporter à cette union où il ne voit qu'une occasion de relever sa fortune, il n'a pas réfléchi que je pouvais.... ne pas l'aimer peut-être....

—Excusez-moi, mademoiselle, de l'avoir oublié un moment, dit le jeune homme avec un dépit marqué en saisissant son chapeau comme pour prendre congé, mais il est temps peut-être de terminer un entretien qui a été pour tous, excepté pour moi, une occasion de montrer de la générosité ! Cependant, je ne m'éloignerai pas sans faire remarquer à mes nobles parentes que

moi, à qui l'on ne suppose que des projets ambitieux, je renonce à une immense fortune seulement parce que je ne puis l'accepter à des conditions que je crois déshonorantes pour notre nom.

—Et pourquoi renonceriez-vous à cette fortune ? reprit la jeune fille avec dignité en le retenant par un geste ; n'y a-t-il donc aucun moyen de vous assurer, en dehors de ces projets d'union devenus impossibles, la libre jouissance de ces biens que vous a légués votre oncle, comme au représentant et au chef de la famille de Saint-Maurice ?

Tous les regards se tournèrent avidement vers Augustine, qui seule avait le droit de faire une proposition que personne encore n'avait osé risquer :

—Monsieur, reprit-elle, excusez l'inexpérience d'une jeune fille qui ne comprend pas les affaires d'intérêt et qui va peut-être proposer un moyen inexécutable de tout concilier ; mais il me semble que le testament de M. le grand-prieur doit avoir prévu le cas où je serais dans l'impossibilité de vous accorder ma main et . . .

—En effet, dit le chevalier, une clause dont je n'avais pas cru convenable de vous parler . . .

—Quelle est-elle ?

—La libre jouissance de l'héritage de mon oncle me sera concédée dans le cas où vous et vos tuteurs vous renonceriez par un acte authentique au bénéfice de la succession.

•—Vous aurez cette renonciation, monsieur.

—Au nom du ciel, réfléchissez ! dit le chevalier au comble de l'étonnement ; savez-vous que notre oncle, dans la crainte de morceler sa fortune, n'a établi aucune compensation pour vous en cas de refus ? savez-vous qu'il s'agit d'une fortune presque princière, de cent mille livres de rente ?

—Qu'importe, monsieur ? je voudrais que cette fortune fût plus considérable encore pour en faire le sacrifice à ma bonne mère, à mon cher bienfaiteur ! Je supporterai avec eux l'obscurité, la pauvreté, et ne craignez pas que jamais je m'en plaigne à mon riche cousin le chevalier de Saint-Maurice.

Ni Mme Louise ni le phlegmatique Claude lui-même ne purent contenir leur admiration pour cette générosité d'une jeune fille qui renonçait à tant et de si brillants avantages. Ils la pressèrent dans leurs bras, le couvrant de larmes et de baisers. Le chevalier lui-même n'était pas insensible à la noble et courageuse résignation de sa jeune cousine ; mais il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'accepter une proposition qui simplifiait tout, et il dit à Augustine, quand les transports de ses parents furent un peu calmés :

—Je devrais peut-être, mademoiselle, refuser

des offres trop généreuses, mais des exigences plus puissantes que toute volonté m'obligent de ne pas les repousser. Aujourd'hui que la noblesse si longtemps dispersée peut enfin se réunir sous un gouvernement paternel et légitime, il est du devoir de tous les chefs des anciennes familles de reconstituer à tout prix l'unité de leurs maisons. C'est ce devoir qui m'a forcé de me montrer sévère et intraitable au sujet du second mariage de votre mère, c'est ce devoir qui m'a forcé de mettre à une union avec vous qui eût comblé mes vœux les plus chers des conditions que vous avez toutes rejetées sans hésiter ; c'est ce devoir qui m'oblige encore à profiter de ce beau désintéressement, dont, je l'avoue, je puis paraître indigne. Je vais donc partir confiant en votre promesse.

—Quand monsieur le chevalier nous le demandera, dit la baronne sans laisser aller la main de sa fille, qu'elle tenait serrée contre son cœur, l'acte authentique pourvu de toutes les signatures nécessaires sera envoyé au lieu qu'il désignera.

—Et j'ai votre parole à tous que le plus profond mystère couvrira l'existence des deux dames de Saint-Maurice dans cette maison ?

—Tout le monde ignore ce secret et on l'ignorera toujours.

—Cependant, reprit le chevalier d'un ton où perçait un peu de dépit, peut-être involontaire, si jamais Mlle Augustine, moins sévère pour un autre que pour moi, consentait à se marier, je craindrais que la vue de son extrait de naissance . . .

—Vous n'avez rien à craindre de ce côté, monsieur le chevalier, dit Mignet ; l'acte fait à Paris sous le régime de la Terreur ne porte aucune désignation de titres et ne contient que le nom de Menard. Votre secret sera bien gardé ; et quant aux deux personnes qui aujourd'hui, dans cette maison, ont surpris la vérité, je crois pouvoir répondre de leur discrétion. L'un est ancien notaire, l'autre . . .

—Ah ! oui, les Michelin ! dit le chevalier d'un air d'inquiétude ; mais sans doute ils n'ont pas encore quitté cette maison, et je vais chercher à m'assurer leur silence . . .

La jeune Saint-Maurice resta un moment pensif et comme embarrassé avant de prendre définitivement congé ; il semblait qu'il avait encore quelque proposition à faire qu'il craignait de voir repousser avec mépris :

—Mademoiselle, dit-il enfin, je vais m'éloigner pour toujours peut-être, et je vais, grâce aux sacrifices que vous m'avez faits, commencer une nouvelle existence de luxe et d'honneurs. Ne me permettez-vous pas au moins de vous offrir dans cette fortune que vous m'abandonnez à moi seul :

ainsi que le nom de nos ancêtres communs, une faible part qui vous permettra d'adoucir les dernières années de la vie de votre mère, de récompenser . . .

—Je n'accepterait rien, monsieur le chevalier répondit la jeune fille avec une imposante énergie, et je dois vous dire qu'une nouvelle offre à ce sujet serait une insulte pour moi. Nous sommes tous habitués à l'obscurité, à la pauvreté, et nous supporterons notre condition avec courage, quelle qu'elle soit, jusqu'à la fin. Cependant, ajouta-t-elle d'un ton suppliant et en saisissant par un geste hardi la main de son cousin, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour ce désintéressement dont vous parlez, de grâce, monsieur le chevalier, avant de nous quitter pour jamais, un mot affectueux, un signe de bienveillance pour l'époux de ma mère, pour le bienfaiteur infatigable qui depuis vingt ans . . .

Tout en parlant elle cherchait à réunir la main du jeune gentilhomme à celle du vieux Claude Mignet ; mais le chevalier se dégagea par un geste brusque avant qu'elle eût pu y parvenir en disant avec force :

—Jamais !

Puis il adressa aux dames un salut profond et s'éloigna rapidement sans jeter même un regard sur le bon Claude, qui souriait avec tristesse.

Mme Louise s'approcha vivement de lui :

—Pardonnez-lui, Claude, dit-elle avec son accent mélancolique ; vous savez que l'exemple de l'ingratitude lui est venu de bien haut.

Et elle montrait l'enveloppe de la lettre royale encore ouverte sur la table.

—Eh bien, maman, êtes-vous contente de moi ? demanda Augustine avec naïveté.

—Oui, mon enfant, oui, ma noble fille dit Mme Louise en recommençant ses caresses : tu as supporté l'épreuve avec héroïsme, tu as préféré tes parents à la grandeur, et aujourd'hui tu es aussi humble, aussi pauvre qu'auparavant ! tu n'as plus même le droit de porter le nom de ton père, tu n'as plus rien, ma fille, pas même l'espérance que jusqu'ici j'avais nourrie au fond de mon cœur !

La jeune fille baissa la tête d'un air embarrassé.

—Maman, dit-elle, ne me rendez pas trop fière par des éloges que je n'ai peut-être pas mérités tout entiers. . . vous savez bien que je ne pouvais aimer ce chevalier de Saint-Maurice. . .

—Parce que vous en aimez un autre, petite friponne, dit le bon Claude en souriant malignement ; voilà le revers de la médaille. Malheureusement, vous savez bien que des obstacles insurmontables . . .

Comme il achevait de parler, on aperçut par la porte du pavillon, qui était restée entr'ouverte, les deux Michelin qui traversaient le jardin. Le jeune homme était pâle et tremblant ; le père, au contraire, s'avancait avec une certaine assurance. Cependant, quand ils furent arrivés sur le seuil de la porte, tous les deux s'arrêtèrent avec hésitation, et le vieillard demanda d'un ton respectueux :

—Madame la baronne de Saint-Maurice permettra-t-elle à une ancienne connaissance de son mari de lui présenter ses hommages.

La baronne releva vivement la tête et elle ne put s'empêcher d'éprouver une espèce de dégoût en reconnaissant le vieux Michelin. Cependant elle réprima ce premier mouvement et elle répondit avec une douce résignation :

—Entrez, messieurs, entrez ; la baronne de Saint-Maurice n'a plus le droit de repousser les hommages de personne.

Le père et le fils entrèrent dans le pavillon. A la vue de Ferdinand, Augustine s'était cachée derrière sa mère, aussi tremblante que lui. Le vieillard remarqua avec satisfaction ces signes de sympathie qui devaient l'encourager dans ses projets.

—Madame, reprit-il au bout d'un moment, je viens de voir M. le chevalier de Saint-Maurice, qui a déjà repris la route de Paris, et, tout en me recommandant le secret, il m'a dit en quelques mots ce qui s'était passé dans l'entrevue qui vient d'avoir lieu. Je regrette infiniment, madame, de n'avoir pas su plus tôt que la veuve et la fille du baron de Saint-Maurice vivaient inconnuës à si courte distance de l'endroit que j'habite ; quels que soient les sentiments peu honorables peut-être qu'elles me supposent, je me serais fait un devoir d'être leur conseil et leur appui ! J'ai donc à me plaindre, madame, d'avoir été traité par vous depuis long-temps comme un indifférent ou un ennemi. Cependant aujourd'hui que des espérances déçues . . .

—Ferdinand coupa brusquement la parole au vieux Michelin comme s'il lui eût été impossible de maîtriser plus long-temps l'impatience qui le dévorait.

—Excusez-moi, mon père, s'écria-t-il ; mais est-il est nécessaire de prendre de si longs détours pour apprendre à Mme de Saint-Maurice comment elle peut faire mon bonheur. . . et peut-être celui de sa fille ? Oui, madame, continua-t-il, en se jetant au genoux de la baronne, depuis long-temps j'aime Augustine ; je l'aimais alors que ni elle ni moi ne savions ni son titre, ni même son véritable nom, alors qu'elle semblait sans fortune et que je pouvais paraître avoir des avantages qu'elle n'avait pas ! . . . Quand, ce matin même,

nous n'avions pas encore la connaissance de son véritable rang, mon père, touché de ses grâces et des qualités précieuses qu'il devinait dans Mlle Augustine, avait consenti à cette union.... Et maintenant, madame, refusez-vous, pour quelques vains préjugés de naissance et de noblesse, d'assurer le bonheur de deux enfants qui vous aimeront et vous chériront toute leur vie.

—Monsieur Ferdinand, dit Mme Louise en souriant avec tristesse, vous n'ignorez pas que ces préjugés dont vous parlez ne peuvent pas exister pour moi...., et puisque M. votre père et vous, vous avez eu tout à l'heure un moment d'entretien avec le chevalier de Saint-Maurice, vous savez qu'en ce qui concerne ma fille, elle n'a plus d'autre nom que celui d'un pauvre aubergiste, d'autre fortune que cette misérable auberge dont elle jouira après nous; vous savez qu'elle a renoncé à tout pour ne pas nous quitter, qu'elle n'a plus aucun avenir, aucune espérance....

—Qu'importe? s'écria Ferdinand, qu'importe si elle m'aime?

—Nous le savons, madame, dit le vieux Michelin, et cependant je vous demande la main de Mlle Augustine pour mon fils Ferdinand.

Mme Louise regarda fixement Claude Mignet comme pour deviner son opinion.

—J'ai toujours dit, fit celui-ci comme pour répondre à l'interrogation tacite qui lui était adressée, que M. Ferdinand Michelin était un bon et franc jeune homme, plein de respect pour le malheur et sincère dans ses affections. Cependant....

—Je comprends vos scrupules, Monsieur Mignet, reprit l'ex-notaire avec un peu de confusion: vous ne vous souciez pas plus que Mme la baronne peut-être d'être obligé de vivre avec un homme que vous méprisez.... Car, ne vous en défendez pas, je sais que vous me méprisez, parce que j'ai été autrefois acquéreur de biens d'émigrés. Peut-être avez-vous tort tous les deux en me reprochant comme un crime des spéculations dont tant d'autres se sont rendus coupables comme moi; mais du moins, si j'ai mal fait en achetant à un prix inférieur, je l'avouerai, à leur véritable valeur les biens du baron de Saint-Maurice, dont j'avais été autrefois le notaire et l'ami, ne me refusez pas au moins de réparer ma faute, puisque c'est une faute à vos yeux, en rendant à la famille de M. le baron ce que la nation lui avait indûment enlevé.... Consentez à ce mariage, madame, et je donne pour dot à mon fils le château et la terre de Saint-Maurice,

que vous pourrez habiter aussitôt et que je quitterai pour n'y revenir jamais....

Ces propositions avaient une apparence de générosité qui frappa vivement la baronne. Claude Mignet, plus défiant, réfléchissait au but caché que pouvait avoir le vieillard de se montrer si différent de ce qu'il avait été pendant tout le cours de sa vie.

—Ma fille, demanda Mme Louise en se tournant vers Augustine qui pleurait toujours, c'est donc à toi de décider.... Est-il vrai que tu aimes M. Ferdinand Michelin?

Augustine, sans rien dire, se jeta dans les bras de sa mère. La réponse était assez significative.

—Eh bien donc! mes enfants, reprit Mme Louise, soyez heureux, et puissent les anciennes inimitiés de vos parents disparaître dans cette union. J'aime mieux que ma fille doive sa fortune à un honnête jeune homme, fils d'un ancien ennemi, qu'à une famille orgueilleuse qui la renie, à des rois ingrats qui l'abandonnent.... Monsieur Michelin, vous avez ma parole.

Après les premiers transports des jeunes gens qui semblaient être tous les deux au comble de la joie, Claude, qui avait enfin trouvé le mot de l'énigme, s'approcha du vieux Michelin et lui dit à voix basse avec malice:

—Pardieu, M. Michelin, il faut que vous ayez diablement peur des lois que le nouveau gouvernement va faire sans doute sur la vente des biens d'émigrés?

Michelin le regarda de l'air désappointé d'un finassier qui voit découverte sa pensée la plus secrète au moment le plus inattendu. Cependant, comme il n'y avait rien d'inquiétant pour ses projets dans les paroles et les manières de Claude, il répondit avec le même air rusé:

—Oh! il n'y a rien à craindre de ce côté-là, mon cher! Le chevalier, tout à l'heure, m'a dit que, par son crédit à la cour, il se faisait fort de nous préserver de toute tracasserie si mon fils épousait Mlle Augustine et si nous lui gardions un secret inviolable.

—Je comprends!... Mais nous devons bien cela à cette généreuse enfant!

Aujourd'hui Ferdinand Michelin a transformé le château en usine et est devenu un des plus riches industriels de son département. Il est député et il fait à la chambre basse des lois que son cousin le chevalier de Saint-Maurice, devenu pair de France, s'occupe à défaire à la chambre haute. Ni l'un ni l'autre ne s'est jamais vanté de la parenté.

ENTREVUE AVEC UN ULEMA

M. Baptistin Poujoulat, rapporte comme suit une entrevue qu'il eut avec un Uléma Turc à Koulah, dans l'Asie Mineure :

L'uléma se nomme Mohamed-Effendi. Nous le trouvâmes accroupi au coin d'un divan et fumant son long chibouk. Devant lui était une table vermoulue, sur laquelle se voyaient quelques livres turcs. Le savant était entouré d'une quinzaine d'enfants à qui il enseignait le Coran. Mohamed-Effendi nous pria de nous asseoir en face de lui, sur des tapis et des coussins. Je n'avais jamais vu une plus belle figure de vieillard ; son large front couvert de rides, ses yeux bleus, vifs et doux, sa longue barbe blanche, et sa tête ornée d'un turban vert (signe distinctif des descendants du prophète ou des musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque), répandaient sur sa noble physionomie quelque chose qui commandait le respect et la vénération.

Mohamed-Effendi nous demanda si nous étions Français ou Moscovites. Au seul nom de Français, il inclina doucement la tête, puis il dit :

—Péki, péki (c'est bien, c'est bien), tout Français est savant, et tout savant est Français.

L'uléma de Koulah avait parfois cherché à connaître le paradis des chrétiens, et regardant notre passage dans sa demeure comme une bonne occasion de s'instruire des joies de la vie à venir promises aux fidèles enfants de l'Évangile. Mohamed-Effendi voulut le premier nous parler du séjour céleste dont le prophète d'Arabie a fait espérer la jouissance aux vrais croyants.

“ Les élus de Dieu, dit l'uléma, iront vivre éternellement dans un monde où se trouvent trois fleuves ; le premier roule du miel, le second du lait et le troisième un vin exquis. Les élus se promèneront sous l'ombrage des bananiers, des palmiers, et sous l'ombrage d'une infinité d'autres arbres disposés dans un ordre admirable ; ils jouiront de leurs épais feuillages aux bords des eaux qui jaillissent de toutes parts. Là, une multitude de fruits divers s'offre à la main qui veut les cueillir ; ils reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses ; ils se regarderont avec bienveillance, ils seront servis par des enfants d'une éternelle jeunesse, qui leur présenteront, dans des coupes de différentes formes, des vins dont la vapeur ne leur montera point à la tête et n'obscurcira point leur raison ; près d'eux seront les houris aux beaux yeux noirs, ces houris dont la blancheur égale l'éclat des perles. ”

Après avoir terminé son récit, l'uléma nous

pressa de questions sur le paradis des chrétiens. Il demandait là de bien grandes choses, car il est toujours plus facile de peindre les douleurs que les joies, et l'éloquence chrétienne a toujours mieux réussi à décrire les tortures de l'enfer éternel que les félicités réservées aux amis de Dieu. Je n'entrepris point de donner à notre interlocuteur une idée des joies spirituelles du paradis chrétien ; comment aurais-je pu lui retracer l'infini bonheur qui suivra la possession de Dieu ? L'homme est arrivé sur la terre avec un ardent besoin d'aimer et de comprendre ; l'amour et la science sont les deux sources d'où découlent les plus nobles joies d'ici-bas, et le ciel des chrétiens sera la réalisation de tous les vœux de l'âme, l'accomplissement de tous les desirs de l'esprit, la connaissance profonde du beau, du grand, du vrai. Comment faire comprendre de telles félicités aux musulmans qui ne s'arrêtent qu'aux choses visibles, aux espérances charnelles ? Voulant donc opposer des images aux images du paradis de Mahomet, je me ressouvins de cette Jérusalem céleste qui avait apparu au sublime solitaire de Pathmos. Je lui montrai la cité de Dieu telle que Jean la contemplait dans ses rêves.

—Un de nos prophètes nommé Jean, dis-je à l'uléma, fut transporté en esprit sur une haute montagne, et il vit une cité splendissante qui descendait d'auprès de Dieu. Cette ville du ciel avait une muraille grande et haute, construite en or, en diamants et en pierres précieuses. La ville avait douze portes, dont chacune était gardée par des anges, et douze noms, qui étaient ceux des douze tribus d'Israël. Trois de ces portes paraissaient à l'orient, trois au midi, trois à l'occident, trois au septentrion. Ces portes ne se ferment point chaque soir ; car là il n'y a plus de nuit. La sainte cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que Jésus-Christ en est le flambeau. Les nations marcheront vers cette lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire. Un grand fleuve jaillit du trône de Dieu et se promène au milieu de la ville. Sur un des rivages du fleuve, dont les ondes sont transparentes comme le cristal, est l'arbre de vie ; les feuilles de cet arbre servent à guérir les nations. Dans cette ville du ciel il n'y aura plus de malédiction, Dieu essuiera les larmes des élus, il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni douleur.

L'uléma prêta à ces paroles une oreille attentive ; puis il dit :

—Dieu est grand ! il est notre père à tous. Soyons justes, bons, et nous trouverons grâce devant sa divine miséricorde.

BAPTISTIN POUJOLAT.

SEXTINE.

Dans une mer lointaine, aux pays des Génies,
Est un golfe interdit à tout grossier travail :
Rien n'y trouble du ciel les pures harmonies,
Et de ces flots aimés les tempêtes bannies
En laissent aux zéphirs le transparent émail
Où la naphte ruisselle, où fleurit le corail.

Là, parmi les courants et les bancs du corail,
Non loin du bord s'étale une île où les Génies
Ont bâti leur villa : dômes, kiosques d'émail,
Piliers, balcons à jour, capricieux travail
Qu'ils cachent au regard des légions bannies.
Heureux encor qui peut ouïr leurs harmonies !
Mais malheur à celui qui de ces harmonies
Ayant senti l'attrait, aux festons du corail,
Amuse trop ses yeux ; car ses rames bannies,
Que d'un souffle jaloux repoussent les Génies,
S'arrêteront soudain, et son plus dur travail
De ces ondes à peine aura rayé l'émail !

Parfois quand le soleil frappe en plein sur l'émail
Des feuillages touffus et peuplés d'harmonies
Qui ferment ce refuge ; aux marins en travail,
Une embrasure d'or fait voir que ce corail,
Si riche et si fleuri, du trésor des Génies
N'est rien que le rebut, les parcelles bannies.

Pauvres nefs ! que le sort sans retour a bannies,
Regagnez votre rive. Un moins splendide émail
Y revêt les jardins ; mais de moins fiers Génies
Les gardent. Votre terre offre des harmonies,
Offre des fruits de miel et des fleurs de corail
Dont la conquête encor vaut des jours de travail.

Un soir, sur les flots verts qu'il rase sans travail,
Un chevalier vêtu d'armes d'où sont bannies
Toutes fausses couleurs, arrive : du corail
Il franchit les brisants ; le soleil, sur l'émail
De son blason flamboie, et l'île d'harmonies
Redouble : il touche enfin au palais des Génies !

Leur reine, lui tendant des lèvres de corail,
Dans ce séjour d'où sont toutes peines bannies,
Va de ses jeunes ans couronner le travail.

Le comte F. DE GRAMMONT.

NOTA. Il n'existe pas de sextine dans toute la poésie française, en y comprenant les œuvres des Trouvères, celle du moyen-âge et celles des poètes modernes.

L'immense difficulté de cette pièce n'a jamais été vaincue que par Pétrarque. Ce poète a fait quelques sextines qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de facilité. Dans ce petit poème, la pensée doit se montrer aussi libre que si elle ne portait pas un joug pesant et gênant ; en un mot, la fantaisie des poètes doit danser comme la Taglioni tout en ayant des fers aux pieds.

Voici ces lois qu'il est encore difficile d'expliquer avec l'exemple sous les yeux. L'auteur doit faire six strophes de six vers (d'où le nom de sextine), terminées à la rime par les mêmes mots, de façon à ce que celui qui finit le dernier vers de la première strophe, finisse le premier vers de la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé les six rimes de la première strophe. Mais ceci n'est rien encore : le poète n'est pas libre de placer dans chaque strophe les rimes à sa fantaisie.

Ainsi dans la seconde strophe, après avoir fait, du dernier mot de la précédente, la rime du premier vers, le second vers doit être terminé par le dernier mot du premier vers de la première strophe, le troisième par le mot du cinquième vers (toujours de la première strophe), le cinquième et le sixième par les mots du quatrième et du troisième.

La troisième strophe est ordonnée de la même manière, par rapport à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la sixième.

La sextine a pour conclusion un tercet également rimé avec trois des six mots, mais au choix du poète.

Cet arrangement permet de rythmer les strophes symétriquement ; mais c'est la géométrie la plus exacte, divisant de ses lignes inflexibles le changeant domaine de la fantaisie et le soumettant à l'une de ses figures.

Ce qui était possible avec la langue italienne a paru jusqu'ici tout à fait impossible avec la langue française ; aussi cette victoire eût-elle été pour nous un motif suffisant de donner ce morceau, quand même il ne serait pas charmant, toute règle mise à part.

DE B.

(Revue parisienne.)

PETRARQUE

FUT-IL

AMOUREUX DE LAURE ?

Francesco Petrarca, ce grand homme de l'Italie du moyen-âge, que sa patrie exila comme elle en exilait alors tant d'autres, fut un des hommes les plus complets de son temps. A une époque

où toutes les sciences, long-temps enfouies sous la poussière de la barbarie, commençaient à germer de toute part et à s'épanouir au soleil de la renaissance, Pétrarque porta partout, dans les domaines de l'intelligence, l'activité de sa pensée exploratrice. Il s'occupa d'histoire, de traditions littéraires, de droit canon, de médecine, de géographie, d'archéologie, de théologie, d'astrologie. Une fois Robert, roi de Naples, lui fit subir un examen sur toutes les sciences imaginables et *quibusdam aliis*, et, durant cet examen qui dura trois jours, pas une question ne fut faite à Pétrarque à laquelle il ne répondit avec la précision la plus imperturbable. Pétrarque fut le plus érudit de son temps. Non content d'être en relation avec les plus doctes savants, ses contemporains, il étendit ses correspondances jusque chez les morts. Il écrivait, par tous les courriers, des lettres au grand Aristote, au grand Sénèque, au grand Cicéron, au grand Quintilien. La barque de Caron était chaque jour chargée d'une foule d'épîtres de Pétrarque, qu'il écrivait à ces illustres ombres, en grec ou en latin, langues qu'il avait apprises chez sa nourrice.

Erudit passionné, Pétrarque fut également un habile politique. Il faudrait un livre pour compter toutes les affaires diplomatiques auxquelles il prit part. Pas un dissentiment ne s'élevait de pape à empereur, qu'il ne fût chargé de porter des paroles de conciliation. Pas une guerre n'était déclarée de république à république, qu'il ne reçût quelque mission de paix. C'est à lui que l'on confiait le soin des grandes causes criminelles. Quand la reine Jeanne comparut devant le tribunal d'un pape siégeant dans Avignon, femme accusée de s'être débarrassée d'un mari peu agréable par la voie dramatique du poison, ce fut Pétrarque qui plaida pour elle, et qui fit valoir avec beaucoup d'éloquence la masse des circonstances atténuantes.

Les recherches littéraires et les missions diplomatiques furent pour Pétrarque de fréquentes causes de voyages. A une époque où il n'existait ni bateaux à vapeur, ni chemins de fer, il parcourut autant de pays que la plupart de nos touristes modernes ont coutume d'en visiter. De l'Italie, terre classique de ses prédilections, il explora toutes les cités les plus célèbres; il vit plus tard la Germanie et les Pays-Bas; il accomplit de nombreux pèlerinages dans l'intérieur de la France. Il connut Paris; mais il n'y resta pas long-temps. Dans son album de route, il lui donne la qualification de ville sale et infecte. Pétrarque, en un mot, fut un des personnages les plus importants, les plus laborieux et les plus vagabonds de son siècle.

Cependant, de tous ses labours d'érudit, de

toutes ses pérégrinations, de tous ses travaux politiques, il n'est resté presque aucune trace. L'érudit, le théologien, l'antiquaire, l'homme politique, dorment au néant; le poète seul est demeuré. Du naufrage de cette vie si pleine de choses, il s'est sauvé sur un petit volume de vers. Ce serait ici l'occasion de faire quelques belles phrases en l'honneur de la poésie, cette chose généralement si méprisée, et qui pourtant donne une gloire plus durable que toutes les gloires. Mais ce n'est pas l'objet pour lequel nous avons pris la plume. Il s'agit aujourd'hui de poser une question touchant l'intime réalité de l'amour chanté par Pétrarque.

Le poète fut-il véritablement épris de Laure, de cette belle Avignonnaise qu'il a célébrée dans 370 sonnets? Cette importante question, bien des gens l'ont posée avant nous. Une foule d'académiciens l'ont discutée avec la plus louable sagacité. Les uns, reconnaissant tous les caractères de la passion à la poésie de ces sonnets, en ont conclu que Pétrarque fut véritablement très-passionné pour Laure. Ils ont dit avec Boileau, parlant de l'amour :

Que pour bien exprimer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

D'autres ont soutenu que cela n'est pas essentiellement nécessaire. Ils ont déclaré que Pétrarque aimait trop les vieux parchemins pour avoir le temps d'aimer une femme; que Laure avait été le prétexte de ses sonnets bien plutôt que leur objet véritable; qu'il avait choisi ce nom parce qu'il caressait doucement son oreille et rimait avec une foule de mots poétiques, à peu près comme, de nos jours, un grand poète a choisi pour la mystérieuse héroïne de ses amours, le nom d'Elvire, lequel rime parfaitement avec *lyre*, et *délire*, et *soupire*, et *martyre*, etc.

En vain leur a-t-on dit avec ce Boileau, qui est une terrible autorité pour les académiciens :

Faudrait-il, de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
Et toujours, bien mangeant, mourir par métaphore ?

Ils ont répondu : Pourquoi pas, si les métaphores sont heureuses, les vers bien tournés ?

Pour nous, qui n'avons pas l'honneur d'être académicien, et pour qui, par conséquent, cette haute question demeure à peu près indifférente, nous nous serions abstenus de la renouveler ici, si nous n'avions en main un morceau poétique où elle est traitée plus ingénieusement peut-être qu'elle ne le fut jamais. Ce sont quelques vers de notre ami Méry, ce poète de tant d'esprit. Ils

sont adressés à l'un de ses meilleurs amis qui possède une fort belle édition du poète italien, et qui en fait l'objet de ses fréquentes lectures.

PÉTRARQUE ET LAURE.

Vous qui lisez Pétrarque, et qui, dans votre tête,
Avez tous les sonnets de ce fécond poète,
De quel genre était-il, son amour ? quel lien
Unissait la Française à cet Italien ?
Laure aimait-elle ou non ? et cette femme a-t-elle
Mérité, par sa faute, une gloire immortelle ?
Croyez-vous qu'une fois Vaucuse ait découvert
Pour le front du poète un brin de myrthe vert,
Et que la belle Laure ait su, par un sourire,
Payer autant de vers qu'un homme en peut écrire ?
Pétrarque n'ajamaïs des airs bien triomphants ;
Sa blonde d'Avignon, mère de sept enfants,
Dévote à faire peur, et rebelle à la stance,
Aurait, je crois, tenu son Pétrarque à distance,
Et fidèle au respect qu'une femme se doit,
A ses lèvres n'a mis que le bout de son doigt.
Je vais même plus loin ; je crois que cette Laure,
Que de tous ses rayons le poète colore,
N'a jamais existé ; que Pétrarque, un beau jour,
Pour charmer ses ennuis s'inventa cet amour,
Qu'à Vaucuse il créa son gracieux fantôme
Pour remplir de sonnets cinq cents pages d'un tome,
Et qu'ensuite, content d'avoir fait retentir
Son nom, ce grand poète est mort vierge et martyr.

Voilà l'opinion du poète Méry sur les amours du poète Pétrarque. Si elle n'est pas concluante, elle a du moins le mérite d'être parfaitement spirituelle, et cela doit suffire.

A

(Le Constitutionnel.)

SOMMAIRE.—L'Auberge de la Baronne (suite et fin) ; Entrevue avec un Ulema ; Sextine ; Pétrarque fut-il amoureux de Laure ?

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du

District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestre, non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

*** On a dû considérer comme désirant s'abonner au COIN DU FEU ceux à qui le premier numéro a été adressé, et qui ne l'ont pas renvoyé ou remis. On laisse donc le second à leur domicile, dans l'espérance qu'ils voudront bien se conformer sans délai à la condition du paiement d'avance.*

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.